

DEBBIE
MACOMBER

*Un printemps
à la
Villa Rose*

ROMAN



« L'une des romancières les plus populaires du monde
avec Nora Roberts et Danielle Steel »

Retour à Cedar Cove 2

Installée depuis peu à Cedar Cove, Jo Marie commence à s'y sentir chez elle. Avec l'arrivée du printemps, sa maison d'hôtes - la Villa Rose - affiche complet. Kent et Julie ont décidé d'y célébrer leurs noces d'or - le seul problème, c'est que leur couple paraît au bord de l'explosion. Leur petite-fille, Annie, joue les arbitres. Femme d'affaires, Mary Smith a connu les plus grands succès dans sa carrière. Désormais atteinte d'une grave maladie, elle ne peut plus échapper à un douloureux regret. Près de dix-neuf ans plus tôt, elle a rompu avec son seul véritable amour, et revient à Cedar Cove pour obtenir son pardon. Et puis, il y a Mark, l'homme à tout faire, dont Jo Marie commence à apprécier la compagnie...

Dans ce nouveau roman, bonheur et compassion sont au rendez-vous pour Jo Marie, Annie et Mary, alors qu'elles se réconcilient avec leur passé et se tournent résolument vers l'avenir.

INÉDIT

Traduit de l'anglais (États-Unis) par Florence Bertrand

www.editionscharleston.fr

ISBN 978-2-36812-019-4



19,90 euros
Prix TTC France

design : bernard amiard

9 782368 120194

Les Lectrices Charleston en parlent

« Cette galerie de personnages nous inspire empathie et compassion, nous avons envie de les tenir dans nos bras, de leur dire de ne pas s'en faire, que tout va bien aller. »

Hélène Masselin-Dmytriak

« Une histoire touchante et très bien écrite qui vous entraîne dans la vie de plusieurs personnages le temps d'un week-end et qui vous empêchera de poser votre livre avant d'avoir lu la toute dernière page. À lire idéalement avec un thé et des sablés pour se mettre dans l'ambiance de la Villa rose ! Un livre à mettre entre toutes les mains ! »

Marine La Rosa

« C'est un roman très frais, plein de légèreté malgré les sujets douloureux abordés et peuplé de personnages attachants. »

Cyrielle Fauré

« Une maison d'hôtes comme un cocon, où chacun peut se ressourcer, grandir et accepter le passé. »

Adèle Coquelet

Retrouvez nos Lectrices Charleston sur : editionscharleston.fr

Un printemps
à la Villa Rose

Un printemps à la Villa Rose

Traduit de l'anglais (États-Unis) par
Florence Bertrand

Retour à Cedar Cove 2


CHARLESTON

Titre original : *Rose Harbor in bloom*
Copyright © 2013, by Debbie Macomber
Tous droits réservés.

The translation published by arrangement with Ballantine, an imprint of
The Random House Publishing Group, a division of Random House, Inc.,
New York.

Édition française publiée par :
© Charleston, une marque des éditions Leduc.s, 2014
17, rue du Regard
75006 Paris – France
contact@editionscharleston.fr
www.editionscharleston.fr

ISBN : 978-2-36812-019-4

Achévé d'imprimer sur Roto-Page par l'Imprimerie Floch à Mayenne
en février 2014

N° d'impression :
Dépôt légal : mars 2014
Imprimé en France

Traduction : Florence Bertrand
Maquette : Patrick Leleux PAO

Pour suivre notre actualité, rejoignez-nous sur la page Facebook
facebook.com/Editions.charleston et sur Twitter @LillyCharleston

À Peter et Maureen Kleinknecht
Nos joyeux compères de Floride
Au vin, au golf, au tricot et à l'amitié

Août 2013

Chers amis,

Bienvenue à la maison d'hôtes pour le deuxième tome de la série. Jo Marie a hâte de vous raconter les derniers événements survenus à la villa, qui affiche complet ce printemps. Vous aurez plaisir à faire la connaissance de Kent et Julie Shivers, qui fêtent leurs noces d'or – le seul problème, c'est qu'ils ne semblent pas s'entendre très bien. Leur petite-fille joue les arbitres et doit en outre accepter la présence de leur voisin, qui a toujours été insupportable... et qui, désormais, ne la quitte plus des yeux. Et puis, il y a Mary Smith...

Mais je parle trop. C'est souvent le cas des écrivains. Nous tombons amoureux de nos histoires et de nos personnages et avons du mal à ne pas trahir toute l'intrigue !

Ce que j'espère, c'est que vous vous sentirez chez vous à la villa. Jo Marie confectionne des cookies en vue d'une occasion spéciale qu'elle regrette... oups, je recommence à en dire trop long. Et naturellement, il y a Mark, l'homme à tout faire, qui... bon, c'est tout. Je ne dirai pas un mot de plus. Je vous laisse tourner la page et commencer à lire.

À présent, s'il vous plaît, installez-vous confortablement et détendez-vous. Je promets de ne plus rien révéler.

Comme tous les écrivains, j'aime que les lecteurs me donnent leur opinion et je serais ravie de lire vos commentaires. Vous pouvez me contacter sur mon site internet, debbieMacomber.com, sur Facebook, et, bien entendu, m'écrire à l'adresse suivante : P.O. Box 1458, Port Orchard, WA 98366.

Bien à vous,

Debbie Macomber

1

La Villa Rose était splendide. Azalées écarlates et rhododendrons pourpres s'épanouissaient dans le jardin en fleurs. Adossée au pilier blanc de la véranda, je contemplais ma propriété avec satisfaction. Le nom de la maison d'hôtes se détachait en lettres élégantes sur l'enseigne en bois placée à l'entrée de la cour.

Jamais je n'aurais imaginé qu'un jour je tiendrais une maison d'hôtes. Pas plus que je n'aurais imaginé me retrouver veuve à trente-cinq ans. Si j'avais appris quelque chose sur ce chemin qu'on appelle la vie, c'est qu'il emprunte parfois des détours inattendus et nous entraîne bien loin de la direction qui nous semblait au départ idéale. Mes amis m'avaient déconseillé d'acheter cette demeure. Ils jugeaient ce changement trop radical après le deuil que je venais de subir : il impliquait non seulement un déménagement, mais aussi un bouleversement total de mon existence. Beaucoup d'entre eux pensaient que je devrais attendre au moins un an

avant de prendre une telle décision. Ils se trompaient. J'avais trouvé la paix ici, et, non sans surprise, un certain bien-être.

Avant d'acheter cette maison, je vivais dans un appartement au cœur de Seattle. À cause de mon travail et de diverses responsabilités, je n'avais plus eu d'animaux domestiques depuis mon enfance. Cependant, une fois installée à Cedar Cove, j'avais adopté Rover. En quelques mois, je m'étais profondément attachée à lui ; il était devenu mon ombre, mon compagnon de tous les instants.

C'est Grace Harding, la bibliothécaire de Cedar Cove et bénévole au refuge pour animaux, qui m'avait suggéré d'adopter un chien. J'avais fixé mon choix sur un berger allemand, mais étais rentrée à la maison avec ce petit chien à poil ras, de race indéterminée. Au refuge, on l'avait baptisé Rover, tant il était évident qu'il errait seul depuis longtemps.

Mes réflexions furent brusquement interrompues par des marmonnements provenant de l'endroit où j'avais projeté de planter une roseraie agrémentée d'un kiosque. Plus précisément de Mark Taylor, l'homme à tout faire que j'avais engagé pour mener cette tâche à bien.

Mark était un personnage intéressant. Je lui avais déjà confié nombre de petits travaux, mais je n'étais pas encore sûre qu'il me considère comme une amie. S'il en donnait l'impression la plupart du temps, il avait parfois tendance à se montrer grognon, désagréable, acariâtre, irrationnel... et j'en passe.

— Qu'y a-t-il ?

— Rien, aboya-t-il en retour.

Apparemment, il s'était levé du mauvais pied.

Plusieurs mois auparavant, je lui avais demandé de retourner un carré de terre assez vaste pour y créer une roseraie. Il

m'avait tout de suite avertie que ce projet serait tout en bas de sa liste de priorités. Il semblait travailler quand l'envie lui en prenait, ce qui, malheureusement, n'arrivait pas souvent. En outre, l'hiver avait été rude, si bien que les travaux étaient loin d'être achevés.

J'étais déçue ; j'avais espéré que les rosiers seraient plantés à temps pour la journée portes ouvertes que je projetais d'organiser à l'intention des membres de la chambre de commerce de Cedar Cove. Le problème, du moins en partie, était le perfectionnisme de Mark. Il avait dû mettre une bonne semaine à mesurer le jardin. Des traits à la craie et un cordeau traversaient en tous sens la pelouse fraîchement tondue. Car, bien sûr, il avait tenu à passer la tondeuse avant de prendre ses mesures.

D'habitude, je n'étais pas si impatiente, mais là, j'en avais assez. Mark était un bricoleur doué, capable de s'atteler à n'importe quelle entreprise. La plupart du temps, j'estimais avoir de la chance qu'il soit là. Novice dans le métier et peu bricoleuse moi-même, j'avais besoin de quelqu'un sur qui compter pour les petits travaux d'entretien. En conséquence, mon projet de roseraie avait plus ou moins été laissé de côté jusqu'à la dernière minute. Et au rythme où Mark avançait, je m'étais résignée à ce qu'il n'ait pas terminé avant le dimanche suivant.

Il se redressa, s'épongea le front et vit que je le regardais.

— Tu vas encore te plaindre ? grogna-t-il.

— Je n'ai rien dit.

Face à sa mauvaise humeur, je préférais tenir ma langue plutôt que de prononcer des paroles qui mettraient le feu aux poudres. Une remarque critique de ma part lui servirait de prétexte pour s'en aller.

— Pas la peine, rétorqua-t-il. Je sais lire les froncements de sourcils.

Il avait parlé d'un ton grincheux et Rover leva la tête vers moi, guettant peut-être une réaction de ma part. Il aurait été facile de riposter par quelques mots bien choisis, mais je me contentai de lui adresser un sourire suave, songeant que c'était une bonne chose que Mark se fasse payer à la tâche plutôt qu'à l'heure.

— Dis-moi ce qu'il y a, insista-t-il.

— Je croyais t'avoir dit que je voulais que la roseraie soit plantée avant ma journée portes ouvertes, répondis-je, en m'efforçant de maîtriser ma frustration.

— Dans ce cas-là, il aurait fallu en parler plus tôt.

— Je l'ai fait.

— Ça a dû me sortir de l'esprit, alors.

— Bon. Ne t'énerve pas.

À ce stade, à quoi bon se quereller ? Les invitations étaient parties et l'événement était prévu pour le week-end, jardin prêt ou pas. Si Mark finissait avant, ce serait un miracle. Inutile d'en faire une montagne à présent.

À vrai dire, j'étais autant à blâmer que lui pour ce retard. Souvent, avant qu'il commence à travailler, je l'invitais à boire un café. J'avais découvert un homme aussi fascinant que susceptible. Le plus surprenant, c'était qu'il était devenu un de mes meilleurs amis à Cedar Cove, et naturellement j'étais curieuse à son sujet. Et comme il n'était guère loquace, j'en apprenais davantage sur lui en jouant au Scrabble qu'en bavardant. Il était intelligent, possédait un immense vocabulaire, et il aimait gagner.

Je le connaissais depuis cinq mois, cependant, il éludait mes questions et n'abordait jamais de sujets personnels.

J'ignorais s'il avait été marié ou s'il avait de la famille dans la région. Ce que je savais de lui était le fruit de mes déductions. Il vivait seul. Il n'aimait pas parler au téléphone et il avait un faible pour les gâteaux. Il était minutieux et prenait son temps pour effectuer son travail. Voilà ce que j'avais appris en tout et pour tout d'un homme que je voyais en moyenne quatre ou cinq fois par semaine. Il semblait apprécier nos conversations, pourtant je ne m'y trompais pas. Ce n'étaient ni mon esprit ni mon charme qui l'intéressaient, mais les cookies qui accompagnaient si souvent nos discussions.

Eh bien, décidai-je, dorénavant, je serais trop occupée pour nos pauses-café.

Mark reprit sa tâche à contrecœur, retournant la pelouse pour en faire des tas autour du carré dégagé. Il découpait chaque section avec soin, comme s'il servait des tranches de gâteau de mariage.

Quoique frustrée par son retard et sa lenteur, je restai adossée au pilier, à le regarder travailler. La journée était claire et ensoleillée. Je n'allais pas me priver de ce beau temps. Nettoyer les carreaux, surtout à l'extérieur, était une des corvées qui m'inspiraient le moins, mais il fallait bien le faire. Pourquoi la remettre au lendemain ?

L'eau chaude avait déjà tiédi lorsque je plongeai l'éponge dans le seau en plastique. Je levai les yeux vers les fenêtres du haut, pris une inspiration et plaçai l'échelle contre le mur. Si Paul avait été en vie, il se serait chargé de cette besogne. Je secouai la tête, me rappelant à la réalité. Si Paul avait été en vie, je n'aurais pas été propriétaire de cette maison d'hôtes, et d'ailleurs je ne vivrais pas à Cedar Cove.

Parfois, je me demandais si Paul reconnaîtrait la femme que j'étais devenue. J'avais laissé pousser mes épais cheveux bruns. Le plus souvent, je les nouais sur ma nuque en un chignon rapide. Le reste du temps, ils flottaient librement sur mes épaules.

Mark, qui se laissait rarement aller à des commentaires sur quoi que ce soit, me disait souvent que je ressemblais à une adolescente. Je prenais cela comme un compliment, même si j'étais assez sûre que là n'était pas son intention. Sans doute n'avait-il guère fréquenté les femmes, car il était capable de faire les remarques les plus impolies qui soient sans s'en rendre compte.

Ma coiffure n'était pas le seul changement intervenu dans mon apparence. C'en était fini des tailleurs sévères, des jupes droites et des vestes ajustées qui constituaient mon uniforme à la banque. Désormais, je portais surtout des jeans et un pull, avec un tablier par-dessus, car dans mon nouveau rôle de propriétaire de maison d'hôtes, je m'étais découvert une passion pour la cuisine et la pâtisserie. Souvent, je passais la matinée à préparer des plats ou des gâteaux. Avant, je n'avais guère l'occasion de confectionner des repas compliqués. Maintenant, il m'arrivait de lire un livre de recettes avec le même enthousiasme que pour un bon roman. Non seulement, je me détendais en m'adonnant à la pâtisserie, mais cela me permettait aussi d'offrir à mes clients de délicieux muffins et des miches de pain tout frais au petit déjeuner. Malheureusement, j'avais pris quelques kilos, que je m'efforçais de perdre.

Certains jours, j'avais du mal à me reconnaître moi-même. J'avais changé, ce qui était normal, j'imagine. Mon univers tout entier avait été bouleversé.

Je grimpai les trois premiers barreaux, plissant le nez à l'odeur âcre du vinaigre que ma mère m'avait recommandé d'utiliser. Je n'avais pas noté les proportions et j'avais dû me tromper sur le dosage. Mon seau sentait aussi fort qu'un baril de saumure.

— Qu'est-ce que tu fabriques ? cria Mark à l'autre bout du jardin.

— À ton avis ? lançai-je, refusant d'entrer en discussion avec lui.

Être l'amie de Mark exigeait une certaine dose de patience.

Il planta sa fourche dans l'herbe et traversa la pelouse à grands pas, à la manière d'un soldat qui va livrer bataille. Un pli profond barrait son front.

— Descends de là !

Je restai figée sur la troisième marche.

— Pardon ?

— Tu m'as entendue.

Je le dévisageai, incrédule. Il était hors de question que je le laisse me dicter ce que je pouvais ou non faire chez moi.

— Monter à l'échelle est dangereux, insista-t-il, les mains sur les hanches.

Je l'ignorai, gravis une marche supplémentaire, et commençai à frotter la vitre.

— Tu ne sais pas que les chutes constituent soixante pour cent des accidents domestiques ?

— Je n'ai jamais entendu dire ça, mais je sais que soixante pour cent des statistiques sont inventées de toutes pièces.

Je croyais que ma remarque allait le dérider. Je me trompais. Sa mine s'assombrit encore.

— Tu ne devrais pas être sur cette échelle. Allons, Jo Marie, sois raisonnable.

— Moi ?

Si quelqu'un se montrait déraisonnable, ce n'était sûrement pas moi.

— Je te dis que c'est dangereux.

— Tu me suggères d'installer un filet ?

À l'entendre, on aurait cru que je marchais sur un rebord de fenêtre au soixantième étage d'un immeuble.

Il ne répondit pas à ma question. Ses lèvres se pincèrent, formant un pli mince.

— Je ne veux pas discuter de ça.

— Tant mieux. Laisse-moi nettoyer mes vitres, et retourne à ma roseraie.

— Non.

— Non ?

— Je vais rester là jusqu'à ce que tu arrêtes ces sottises et que tu descendes de là.

Je poussai un profond soupir. Mark me traitait comme si j'étais encore une enfant et non une adulte capable de veiller sur elle-même.

— Je suppose que je devrais être touchée que tu t'inquiètes pour moi.

— Ne sois pas ridicule. Je me moque pas mal que tu te brises le cou, je ne veux pas voir ça, c'est tout.

— C'est vraiment gentil, ça, marmonnai-je, incapable de dissimuler mon sarcasme.

Son attitude m'irritait tout autant que ses paroles, si bien que je me détournai et continuai à laver les carreaux. Quand j'estimai que les deux du haut étaient propres, je descendis d'un cran, histoire de prouver que je n'étais pas inconsciente. Mark avait posé les mains sur l'échelle et la tenait fermement.

— Tu es toujours là ?

Une fois de plus, il ignora ma question.

— Je ne te paie pas pour que tu me regardes travailler, lui rappelai-je.

Ses yeux s'étrécirent.

— Très bien. Je m'en vais.

Je n'en crus pas un mot.

— Sûrement pas.

Il avait déjà dévalé les marches de la véranda et traversait le jardin d'un pas décidé ; je pouvais percevoir son agacement à chacune de ses foulées.

Je sautai de l'échelle et le suivis. Il était rare que je perde mon sang-froid mais, cette fois, il avait vraiment dépassé les bornes. J'étais bien trop indépendante pour que quiconque – à plus forte raison un homme – me donne des ordres.

— Tu ne peux pas t'en aller. En tout cas, pas en laissant mon jardin dans cet état.

Mark fit la sourde oreille, et ramassa ses outils et sa fourche.

— Nous avons un contrat, insistai-je.

— Tu vas me faire un procès ?

— Très bien. Je dirai à mon avocat de te contacter demain à la première heure.

Je n'avais pas d'avocat, mais j'espérais que la menace ferait comprendre à Mark que son attitude était stupide. J'aurais dû y réfléchir à deux fois. Il ne cilla même pas.

Rover, qui m'avait emboîté le pas, se tenait à mon côté. Je n'arrivais pas à croire que Mark, après tous ces mois, soit prêt à s'en aller à cause d'un incident aussi ridicule. C'était incompréhensible.

La fourche et la bêche dans une main, sa boîte à outils dans l'autre, il fit mine de se détourner, puis se ravisa et se retourna brusquement vers moi.

Je m'avançai, soulagée qu'il soit revenu à la raison.

— Donne mon numéro de portable à ton avocat.

— Bien sûr. La moitié du temps, tu oublies de le prendre et quand tu y penses, la batterie est à plat.

— Peu importe. Donne-lui le numéro de ma compagnie, puisque tu es si décidée à me poursuivre en justice.

— Très bien.

Raide comme un piquet, je le suivis des yeux tandis qu'il s'éloignait. Près de moi, Rover avait incliné la tête de côté et semblait lui aussi avoir du mal à comprendre ce qu'il venait de se passer.

— Il ne vaut pas la peine qu'on s'inquiète pour lui, dis-je à mon chien.

Redoutant à demi qu'il se mette à courir après lui, je me baissai et lui tapotai la tête.

— Il met dix fois plus de temps qu'il ne le prévoit, de toute manière. Bon débarras, ajoutai-je en haussant la voix, espérant presque que Mark m'entende.

Puis je me redressai et restai au milieu du jardin jusqu'à ce que Mark fût complètement hors de vue. Alors et seulement alors, je me tassai sous le poids de la défaite.

C'était insensé. À peine une heure avant, nous buvions un café sur la véranda et à présent, je le menaçais d'un procès. Et j'avais de plus le sentiment qu'il le méritait.

Au comble de l'agitation, je retournai à mes carreaux et astiquai jusqu'à en avoir les muscles douloureux. Je finis ma tâche en un temps record. L'espace d'une seconde, je fus tentée de contacter Mark pour l'informer que j'avais survécu à cette mission si dangereuse, puis me ravisai. C'était à lui de m'appeler, et de s'excuser pour m'avoir traitée comme une enfant.

Quant à moi, il était hors de question que je lui présente des excuses. Cependant, je savais à quel point il était obstiné. S'il avait dit qu'il ne reviendrait pas, je pouvais être sûre que c'était vrai.

Ma colère persista jusqu'au soir. Je ne voulais pas l'admettre, mais Mark allait me manquer. Je m'étais habituée à ce qu'il vienne régulièrement, souvent juste pour boire un café. Nous étions à l'aise l'un avec l'autre. C'était un ami, rien de plus, et j'étais reconnaissante que nous puissions être seulement cela : des amis.

Pour me changer les idées, je me rendis dans mon bureau.

J'avais des réservations pour le week-end qui approchait. Le premier nom sur ma liste était celui de la mystérieuse Mary Smith, dont l'appel, peu de temps après mon installation à la maison d'hôtes, s'était gravé dans ma mémoire. Mary avait semblé peu sûre d'elle, hésitante, comme si elle se demandait si cette décision était une bonne idée.

J'attendais également Julie et Kent Shivers, ainsi qu'un groupe d'amis et de parents invités à leurs noces d'or. Au téléphone, Kent n'avait guère paru enchanté par la fête que sa famille avait projetée. Cependant, sur huit chambres, sept étaient déjà réservées pour le samedi soir.

Seule Mary Smith comptait rester tout le week-end. Au souvenir de son hésitation, je me demandai si elle n'allait pas annuler à la dernière minute, mais jusqu'à présent, elle ne s'était pas manifestée. Sa chambre était déjà prête.

Je n'avais guère d'appétit, aussi, contrairement à mon habitude, je me contentai de grignoter des chips. Fébrile, ne sachant que faire, j'entrepris de confectionner des cookies au beurre de cacahuètes. En les regardant refroidir sur le plan de travail, je me souvins que c'étaient les préférés de Mark.

Un printemps à la Villa Rose

Rover s'était pelotonné sur le tapis devant le réfrigérateur, un de ses endroits favoris. Contrairement à lui, je ne tenais pas en place. Après avoir tourné en rond dans la cuisine, j'allai de pièce en pièce. Une fois dans ma chambre, j'essayai de tricoter, mais j'accumulai les erreurs et finis par remettre mon ouvrage dans son panier. La télévision ne parvint pas davantage à retenir mon attention. Et le roman que j'avais trouvé fascinant la veille au soir m'ennuya.

Mon malaise était dû à mon différend avec Mark, évidemment. Avec le recul, je regrettais de ne pas avoir géré la situation différemment. Mais qu'aurais-je pu faire, au fond ? Il semblait résolu à se quereller avec moi. C'était lui qui s'était emporté — si nous nous étions affrontés, c'était uniquement à cause de sa conduite autoritaire, irrationnelle.

Enfin, pourquoi se mettre dans une pareille colère à propos d'une échelle et de quelques vitres à laver ? Il avait été grossier et déraisonnable. Je n'allais pas tolérer cela. Ni de lui, ni de personne.

Néanmoins, j'étais attristée que nous en soyons arrivés là.

Rover leva la tête, puis reposa le menton sur ses pattes.

— Songe à toutes les économies que je vais faire en farine et en sucre.

Ma plaisanterie forcée ne parvint même pas à me faire sourire.

D'accord. Autant l'admettre, Mark allait vraiment me manquer.

2

Je dormis mal cette nuit-là, ce qui n'était guère surprenant après ma dispute avec Mark. Bien sûr, j'avais cédé à une impulsion en le menaçant et le regrettais amèrement. Tout cela me contrariait, mais s'il persistait dans sa décision de résilier notre contrat, je n'y pouvais rien. Mieux valait attendre que nous nous soyons calmés l'un et l'autre.

Je décidai de prendre mon temps pour déjeuner et de savourer ma tranquillité avant l'arrivée de Mary Smith, prévue en fin de matinée. Rover me suivit dans la cuisine, puis je sortis sur la véranda, une tasse de café à la main, pendant qu'il allait faire son petit tour dans le jardin. Il ne tarda pas à revenir, bondissant avec tant d'exubérance que je ne pus réprimer un sourire.

Le ciel maussade n'augurait rien de bon, mais j'espérais que le soleil finirait par percer. En sirotant mon café, je parcourus du regard le carré de jardin retourné où je rêvais d'avoir des rosiers en fleur, et poussai malgré moi un soupir de frustration.

Je me promis de contacter Grace Harding ou Peggy et Bob Beldon, propriétaires d'une autre maison d'hôtes à Cedar Cove. Ils connaissaient sans doute quelqu'un qui pourrait achever la roseraie et construire le kiosque. Une chose au moins était sûre : quiconque se chargerait de ce travail le terminerai bien avant Mark s'il n'avait pas renoncé.

Je rentrai et donnai des croquettes à Rover. Alors que je rangeais le paquet dans l'office, j'entendis claquer une portière. Il était encore tôt, à peine sept heures et demie. La porte de côté s'ouvrit et une voix appela mon nom.

— Je suis là ! criai-je en retour, tandis que Rover se hâtait d'aller accueillir la visiteuse.

C'était Hailey Tremont, la lycéenne que j'avais embauchée sur la recommandation de Grace Harding. Sa famille habitait à côté du ranch que Grace et son mari avaient acheté près d'Olalla, et cette dernière m'avait expliqué qu'Hailey désirait faire carrière dans l'hôtellerie. Elle cherchait un emploi à temps partiel, de façon à acquérir de l'expérience et à faire quelques économies avant d'entrer à l'université à l'automne. Je l'avais donc engagée, et elle venait deux fois par semaine m'aider à faire des travaux ménagers.

— Bonjour ! lança-t-elle en se penchant pour caresser Rover.

Jolie, mince et très petite pour son âge, Hailey semblait plus jeune que ses dix-huit ans. Elle était sympathique et facile à vivre.

— Je suis venue voir si vous aviez besoin de moi samedi ou dimanche, déclara-t-elle.

Je me souvins que la cérémonie de remise des diplômes était prévue pour ce week-end.

— Quand ta cérémonie a-t-elle lieu ?

— Dimanche. Mes grands-parents et ma tante Melanie seront en ville, mais je pourrais travailler quand même si vous voulez, répondit-elle en baissant les yeux.

J'aurais bien eu besoin d'aide le dimanche, cependant je me refusais à gâcher sa journée.

— Si tu venais aujourd'hui et demain après les cours ? Ça irait ?

— Ce serait parfait, acquiesça-t-elle, les yeux brillants, visiblement soulagée. Je viendrai cet après-midi.

— Entendu.

Elle jeta un coup d'œil à sa montre.

— Je dois y aller. Ça fait un peu bizarre d'aller au lycée maintenant que tous les examens sont terminés et les résultats publiés. Mais c'est important, les derniers jours qu'on passe ensemble.

Je me rappelais clairement cette époque de ma vie, même si elle me semblait désormais remonter à une éternité. Depuis, j'avais perdu le contact avec la plupart de mes camarades de lycée, à l'exception de mes deux meilleures amies : Diane, partie s'installer au Texas, s'était mariée et avait deux enfants ; et Katie, également mariée et mère de trois enfants, vivait dans un quartier nord de Seattle. Nous communiquions par e-mail et sur Facebook, mais il y avait bien trop longtemps que nous ne nous étions pas vues. Je me promis d'inviter cette dernière à Cedar Cove dans un avenir proche. Elle avait visité la maison peu après que je l'avais achetée et l'avait aimée autant que moi.

— Bon, j'y vais, lança Hailey. À cet après-midi !

— Oui, à plus tard !

Je sortis la jatte et les ingrédients dont j'avais besoin pour confectionner des muffins. Le livre de recettes ouvert devant

moi, je fus interrompue par un bruit au-dehors. Je marquai une pause, mais, soupçonnant qu'il s'agissait de Mark, n'allai pas immédiatement voir qui était là.

Un bref coup d'œil par la fenêtre confirma que j'avais vu juste. Il se tenait debout devant le carré d'herbe qu'il avait retourné pour y planter les rosiers. Je devinai qu'il était tout aussi contrarié que moi par notre brouille et qu'il désirait une réconciliation. Peut-être allait-il recommencer à travailler comme si de rien n'était.

Je décidai de passer l'éponge et de ne pas exiger d'excuses. De toute façon, sans doute lui en devais-je, moi aussi. Mes épaules se détendirent et je me rendis brusquement compte du malaise que notre querelle avait provoqué en moi. J'étais vraiment contente qu'il soit de retour.

Je résolus de me montrer pacifique et de laisser quelques minutes s'écouler.

Ensuite, je lui offrirais un café, lui annoncerais que j'allais faire des muffins, et guetterais sa réaction. Je scrutai l'horloge. Au bout de cinq longues minutes, je remplis une tasse de café et l'emportai au-dehors. Arrivée sur la marche supérieure du perron, j'hésitai.

Mark était invisible.

Où diable avait-il pu aller ? Je remarquai soudain que la porte de l'abri de jardin était entrebâillée. Je descendis les marches, l'ouvris en grand et allumai. Mark n'était pas là. En ce court laps de temps, il était venu et reparti, emportant les quelques objets qu'il avait entreposés chez moi.

Apparemment, il était sérieux pour ce qui était de rompre notre contrat. Il avait eu toute la nuit pour y réfléchir. S'il n'avait pas changé d'avis, cela signifiait qu'il n'éprouvait aucun regret. Je m'étais trompée du tout au tout.

La sonnerie du téléphone résonna à l'intérieur. Je rentrai d'un pas vif, abandonnant le café sur la pelouse plutôt que de prendre le risque de le renverser dans ma hâte.

— La Villa Rose, lançai-je en décrochant, hors d'haleine.

— Bonjour, répondit avec entrain une voix masculine. Je téléphonais pour savoir si vous aviez des chambres disponibles à partir de demain et pour tout le week-end.

— Il m'en reste une seule, si cela vous convient...

— Parfait. Je la prends. Je conduis Kent et Julie Shivers de Portland. Je m'appelle Oliver Sutton, je suis un vieil ami de la famille et je compte rester en ville pour la fête.

— Très bien.

Malgré ma réserve, j'étais particulièrement intriguée. Pourquoi toute la famille avait-elle choisi de venir de l'Oregon pour se retrouver dans une petite ville aussi endormie que Cedar Cove ? Sans doute l'apprendrais-je bientôt.

— Serait-il possible de donner aux Shivers une chambre au rez-de-chaussée ? reprit-il.

— Eh bien, oui, c'est possible, en effet.

Cette chambre était ma préférée. Plus vaste que les autres, dotée d'un petit canapé et d'une cheminée, elle jouissait d'une vue magnifique sur la baie et, par temps clair, sur les montagnes à l'arrière-plan. Certains jours, le panorama était si splendide que j'avais peine à m'en détacher.

— Parfait. Kent ne voudrait jamais en convenir, mais j'ai peur qu'il ait du mal à monter les marches à présent.

— Très bien. Avez-vous une préférence pour votre propre chambre ?

Il hésita.

— Annie Newton descend chez vous aussi, n'est-ce pas ?

— En effet.

J'avais rencontré Annie – la petite-fille des Shivers – à deux reprises. C'était elle qui m'avait appris que le couple fêtait ses noces d'or. Comme elle vivait dans la banlieue de Seattle, elle était venue visiter la maison d'hôtes et prendre quelques dispositions pour la réunion de famille. Au cours de la conversation, elle m'avait expliqué qu'elle était organisatrice d'événements et s'était chargée de planifier celui-ci.

— Si possible, j'aimerais être au même étage qu'elle.

— Pas de problème.

J'allais devoir changer Mary Smith de chambre, mais cela ne présentait aucune difficulté.

— Parfait. À demain, donc. Nous arriverons sans doute vers midi.

Au milieu de la matinée, les muffins à la carotte et à l'ananas embaumaient la cuisine. J'avais testé une nouvelle recette, aux noix, raisins secs et graines de lin, que j'avais hâte de goûter. À en juger par l'odeur appétissante qui s'échappait du four, ils seraient délicieux.

Quand Hailey arriva vers quatorze heures, le plan de travail était couvert de plateaux pleins de cookies. Les muffins, eux, refroidissaient sur le dessus de la gazinière.

— Où voulez-vous que je commence ? demanda-t-elle en retirant son petit sac à dos.

Je lui donnai la liste détaillée que j'avais dressée plus tôt. Après l'avoir parcourue, elle me posa deux ou trois questions puis se mit au travail pendant que je m'affairais dans la cuisine. J'achevai de remplir le lave-vaisselle, rangeai les cookies dans une boîte hermétique et nettoyai le plan de travail.

Mes préparatifs pour la journée portes ouvertes ne faisaient que commencer. Une pile de livres de cuisine devant

moi, je réfléchissais à d'autres recettes lorsque j'entendis une voiture remonter l'allée.

Je jetai un coup d'œil par la fenêtre. Le conducteur se gara, sortit du véhicule et le contourna pour aller ouvrir la portière passager. Une femme que je supposai être Mary Smith descendit à son tour et resta un instant immobile face à la maison.

Je retirai mon tablier et, Rover sur les talons, sortis pour l'accueillir.

— Bonjour et bienvenue à la Villa Rose, dis-je. Je suis Jo Marie Rose.

— Merci, répondit-elle avec une pointe d'accent new-yorkais.

Elle portait un tailleur classique, très élégant, dont je reconnus aussitôt la marque, avant de constater qu'il flottait légèrement sur son corps frêle. Alors seulement, je m'aperçus que l'écharpe enroulée autour de sa tête dissimulait adroitement le fait qu'elle avait perdu ses cheveux. Mary Smith avait récemment subi des séances de chimiothérapie. Quelles raisons avaient bien pu la pousser à quitter New York pour venir jusqu'à Cedar Cove ?

Nous espérons que cet extrait
vous a plu !



Un printemps à la Villa Rose

Debbie Macomber



J'achète ce livre

Pour être tenu au courant de nos parutions, inscrivez-vous
à la lettre des éditions Charleston et recevez des **bonus**,
invitations et autres **surprises** !

Je m'inscris

Merci de votre confiance, à bientôt !


CHARLESTON